

Un mode d'appropriation des *gender studies* par les sciences de l'information et de la communication : la sémiotique du genre

A Singular Mode of Appropriation of Gender Studies by French Information and Communication Sciences: Gender Semiotics

Virginie Julliard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9028>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9028

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2014

Pagination : 223-243

ISBN : 978-2-8143-0209-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Virginie Julliard, « Un mode d'appropriation des *gender studies* par les sciences de l'information et de la communication : la sémiotique du genre », *Questions de communication* [En ligne], 25 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9028> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9028

VIRGINIE JULLIARD

Connaissance, organisation, systèmes techniques

Université de technologie de Compiègne

F-60203

virginie.julliard@utc.fr

UN MODE D'APPROPRIATION DES *GENDER STUDIES*
PAR LES SCIENCES DE L'INFORMATION
ET DE LA COMMUNICATION :
LA SÉMIOLOGIE DU GENRE

Résumé. — Après être revenue sur quelques-unes des utilisations de la sémiotique par les *feminist* et *gender studies* et la manière par laquelle ces utilisations ont pu être reçues du point de vue de la sémiotique communicationnelle, la contribution présente l'intérêt théorique et méthodologique d'une « sémiotique du genre » conduite depuis le champ des sciences de l'information et de la communication. Elle s'attache en particulier à mettre au jour les apports mutuels du genre et de la sémiotique pour étudier cet objet hybride qu'est la construction médiatique du genre. Les résultats d'une recherche sur la définition des identités de genre dans un site communautaire pour les plus de 50 ans illustrent concrètement l'intérêt d'une telle démarche. La démonstration s'attarde sur les dialogues que cette démarche encourage avec d'autres approches et apporte des éléments qui étayaient la thèse selon laquelle les études de genre pourraient constituer un socle aux tentatives de réunification des sciences humaines et sociales, le concept de genre œuvrant à une certaine transdisciplinarité.

Mots clés. — *Gender studies*, sciences de l'information et de la communication, genre, sémiotique, sémiotique du genre.

Dans sa contribution, Éric Maigret (2013) revient sur ce que les *cultural studies* font aux savoirs disciplinaires français¹. L'auteur y défend la thèse selon laquelle les réceptions des *cultural studies* par les disciplines offrent l'occasion d'« interroger le sens des recompositions à l'œuvre dans l'ensemble des sciences humaines, en posant des questions fondamentales comme celles de leur épistémologie, de leur statut social et politique » (*ibid.* : 146). Après avoir évacué les reproches habituellement adressés aux *cultural studies* – un empirisme prudent qui conduirait au tout relativisme, l'absence de méthodologies positivistes, un manque d'engagement politique, ou au contraire un trop grand engagement –, l'auteur formule une proposition ambitieuse aux accents de programme : l'essaimage des *cultural studies* serait moins le fait d'un éparpillement que du succès d'un paradigme qui aurait vocation à unifier les sciences humaines et sociales (SHS). Cette proposition n'est pas sans faire écho à celle formulée par Marlène Coulomb-Gully (2014)² pour qui les études de genre, après le marxisme et le structuralisme, pourraient constituer le nouveau socle d'une (ré-)unification des SHS.

Dans le sillage de la contribution d'Éric Maigret, l'article ressert la focale et s'intéresse à ce que les *gender studies* font aux sciences de l'information et de la communication (sic) françaises et, plus spécifiquement, à l'une des démarches qu'elles accueillent : la sémiotique³. Marie-Joseph Bertini (2007) soutient que l'étude du genre telle qu'elle se pratique en sic constitue un mode d'intégration singulier des *cultural studies*. Ce point est en partie corroboré par Françoise Albertini et Nicolas Pélissier (2009) qui voient dans les recherches sur l'identité ou les minorités des objets communs aux sic et aux *cultural studies*, témoignant de la convergence des paradigmes des unes et des autres. De fait, les *cultural studies* tout comme les études de genre connaissent un essor particulier en sic depuis le tournant des années 90 et 2000 qui ont vu naître les débats sur le pacte civil de solidarité (PACS) et la parité (Bourcier *et al.*, 2007 ; Julliard, 2009). Au-delà de ces thématiques, les recherches se sont multipliées depuis plus de dix ans, attestant de la fécondité du genre comme objet de recherche et comme perspective en sic⁴. Ainsi, après les travaux pionniers de Michèle Mattelart (1970, 1986) sur les femmes dans les industries culturelles et les médias et de Josiane Jouët (1987) sur le rapport genré à la technologie, les années 2000 ont-elles vu se développer les études sur les femmes et le pouvoir (Bertini, 2002), sur le discours des hommes et femmes

¹ Le titre de la contribution évoque un article de Marie-Joseph Bertini paru dans *MEI* en 2007 : « Un mode original d'appropriation des *cultural studies* : les études de genre appliquées aux sciences de l'information et de la communication. Concepts, théories, méthodes et enjeux ».

² L'article développe une proposition formulée dans le cadre du séminaire « Genre, médias et communication » coordonné par Nelly Quemener et moi-même (Paris, 20/09/13).

³ Sur les liens complexes entre *cultural* et *gender studies*, lire par exemple Liesbet van Zoonen (1994 : 1-8), le chapitre relatif aux fondements théoriques des *cultural studies* de Stuart Hall (2007 : 17-32) ou Marie-Hélène Bourcier (2010) ; sur les questions respectives des théories de la communication et de la sémiotique, voir Yves Jeanneret (2007).

⁴ D'ailleurs, c'est parce que le genre peut être à la fois objet de recherche, concept et perspective que son statut scientifique fait l'objet de débats. Sur les différents usages qui sont faits du genre en science politique, par exemple, voir Jane Jenson et Éléonore Lépinard (2009).

politiques (Bonnafous, 2003), sur la construction médiatique de l'homosexualité (Gavillet, 2004) ou sur la féminisation du journalisme (Damian-Gaillard *et al.*, 2010). À la fin des années 2000-2010 plusieurs thèses sont soutenues qui étudient les représentations médiatiques des hommes et des femmes politiques (Olivesi, 2011), des sportives (Montañola, 2012), qui analysent la mise en débat de la parité dans la presse (Julliard, 2012), les modèles contre-hégémoniques dans les émissions de divertissement (Quemener, 2014) ou les stéréotypes des minorités sexuelles dans la publicité (Kunert, 2014)⁵. Sans aller jusqu'à affirmer l'institutionnalisation de la perspective genrée en SIC, force est de constater qu'elle est désormais reconnue et bien implantée dans le champ disciplinaire (Cervulle, Quemener, 2014). Cette vitalité a conduit des revues à proposer des dossiers axés sur certains aspects de cette implantation tels les nouveaux terrains étudiés par les « jeunes » chercheur-e-s. (Julliard, Quemener, 2014) ou les apports mutuels du genre et de la sémiotique en SIC (Berthelot-Guiet, Kunert, 2013). Comme le soulignent Stéphanie Kunert et Karine Berthelot-Guiet (2013 : 46) dans l'introduction du dossier « Les langages du genre : sémiotique et communication » paru dans *Communication & Langages* : « Les réflexions sur le genre sont accueillies en France dans des disciplines qui correspondent au paysage universitaire français. De fait, elles se développent avec ou en fonction des ancrages théoriques de ces disciplines ». Les coordonnatrices ajoutent que « la sociologie a joué dans l'Hexagone un rôle moteur dans le développement des études sur le genre, ouvrant ainsi sur une sociologie du genre ». À leur invitation, j'ai esquissé les contours d'une « sémiotique du genre » (Julliard, 2013). Il s'agissait de défendre le caractère heuristique d'une démarche sémio-communicationnelle⁶ travaillée par le concept de genre pour l'étude des constructions discursives du genre dans la pluralité sémiotique caractéristique des textes médiatiques. D'une part, la sémiotique vise les effets de sens possibles : « La sémiotique ne peut dire le sens, même le sens normal ou moyen, qui n'existe pas. Elle peut décrire certaines conditions dans lesquelles se développent les pratiques signifiantes » (Jeanneret, 2007). D'autre part, les études de genre se penchent sur les manifestations de la co-construction binaire et hiérarchisée des catégories femme/homme, féminin/masculin, hétérosexualité/homosexualité, autant que sur les modes de catégorisation et d'identification appréhendables à travers les discours et les pratiques relatifs à la féminité et à la masculinité – discours et pratiques qui peuvent troubler ces catégories. La question des conditions de « mise en signes et en scène » médiatique du genre émerge dans l'espace de jeu entre ces deux démarches. Des projets de recherche et de co-écriture ou de séminaire de recherche m'ont fourni des occasions de vérifier la fécondité d'une telle démarche⁷. Cette contribution fait état de ce cheminement. C'est à travers des objets de recherche « intersectants », dont l'étude nécessite une interdisciplinarité,

⁵ Cet état de l'art a été établi avec Nelly Quemener (Julliard, Quemener, 2014).

⁶ Je me situe ici dans une « sémiotique ouverte » qui réunit tant les démarches sémiologiques que les démarches sémiotiques de la communication (Boutaud, Verón, 2007). Sur la variété des démarches sémio-communicationnelles, voir Karine Berthelot-Guiet et Jean-Jacques Boutaud (2013).

⁷ Je remercie en particulier N. Quemener, S. Kunert et M. Cervulle.

que l'on mesure les apports réciproques des démarches en dialogue. Pour ma part, c'est à partir de recherches sur les controverses médiatiques de la différence des sexes (Julliard, 2012 ; Cervulle, Julliard 2013), la construction médiatique du genre en politique et/ou dans les environnements numériques (Bourdaloie, Julliard, Quemener, à paraître) que j'ai observé ces apports. Le statut hybride des objets étudiés à l'intersection des problématiques de la construction discursive des identités et des effets de sens des textes médiatiques offre la possibilité de renouveler les questionnements sur les enjeux fondamentaux de l'étude du genre et de la sémiotique au sein des *scs*. Si l'approche que j'adopte est nécessairement partielle – car j'écris depuis un champ disciplinaire et que la démarche sémiotique n'y est pas dominante (Berthelot-Guiet, Boutaud, 2013) –, j'espère que cette contribution trouvera un écho auprès des chercheurs qui s'inscrivent dans d'autres démarches et/ou se situent hors de cette discipline.

Dans un premier temps, je reviendrai sur quelques-unes des utilisations de la sémiotique par les *feminist* et *gender studies* et la manière par laquelle ces utilisations ont pu être reçues du point de vue de la sémiotique communicationnelle. Dans un second temps, à la lumière des incompréhensions recensées – dont on ne peut cependant pas nier la fécondité –, je présenterai l'intérêt théorique et méthodologique d'une « sémiotique du genre » conduite depuis le champ des *scs*. Dans un troisième temps, je mobiliserai l'expérience d'une recherche collective sur la construction des identités de genre dans les dispositifs d'écriture numérique pour illustrer le type de résultats auxquels permet d'aboutir la sémiotique du genre. La démonstration s'attarde sur les dialogues que cette démarche encourage avec d'autres approches et apporte des éléments qui viennent étayer la thèse selon laquelle les études de genre pourraient constituer un socle aux tentatives de réunification des SHS, le concept de genre œuvrant à une certaine transdisciplinarité.

De quelques lectures de la sémiotique par les chercheurs des *feminist* et *gender studies*

Il existe une proximité entre un certain féminisme matérialiste et la première sémiologie de Roland Barthes (1957) compte tenu de leur « souci commun de déconstruction du pouvoir à l'œuvre dans le langage » (Berthelot-Guiet, Kunert, 2013). Monique Wittig (1980 : 46), notamment, voit dans le projet barthésien initial – celui de *Mythologies* – « une arme (une méthode) précise pour s'attaquer à l'idéologie ». Mais elle regrette le tournant pris par Roland Barthes qui, « plutôt que d'introduire en quelque sorte dans la sémiologie des concepts qui lui sont étrangers – dans ce cas des concepts marxistes – [...], considère maintenant que la sémiologie n'est qu'une branche de la linguistique et que son objet c'est le langage ». De fait, dans la postface de *Mythologies*, Roland Barthes (1957 : 184) revient sur son geste initial entrepris deux ans auparavant et indique que

« la sémiologie est une science des formes, puisqu'elle étudie des significations indépendamment de leur contenu ». Dans la réédition de 1970, l'auteur réitère dans un « avant-avant-propos » et déclare « une certaine libération du signifiant » accélérée par Mai 68. Au contraire, les propos de Monique Wittig invitent à reconsidérer l'intérêt d'une sémiologie « politique », c'est-à-dire d'une sémiologie (ou sémiotique) opérant un travail de déconstruction/dénaturalisation des rapports de pouvoir – et, dans le cas qui nous concerne, de ceux qui sont à l'œuvre dans les rapports sociaux de sexe et la construction des identités de genre –, dans une visée politique et non pas seulement scientifique. Plusieurs chercheur-e-s se sont toutefois inscrit-e-s dans cette perspective depuis les années 80, à l'instar de Mary Ritchie Key (1975), Anne-Marie Houdebine (2013), Luca Greco (Chetcuti, Greco, 2012) ou Maria Candea (Aron, Candéa, à paraître) pour ce qui concerne les dimensions linguistiques et langagières de la construction du genre (Berthelot-Guiet, Kunert, 2013).

Dans son ouvrage, *Feminist media studies*, Liesbet van Zoonen (1994) propose un panorama des études féministes des médias qui veut rendre compte de l'hétérogénéité des approches déployées. Comparativement à l'analyse de contenus, l'auteure rappelle que la sémiotique présente un intérêt pour la critique féministe des médias en raison de sa capacité à dévoiler les structures du sens au-delà du simple comptage de la présence ou de l'absence des femmes dans les médias : « Conceptualiser le genre comme un discours fragmentaire, exprimé et reconstruit par les technologies du genre que sont les médias de masse [...] implique une approche sémiotique qui met en avant les différents signes et les processus contradictoires de la signification dans les textes des médias »⁸ (*ibid.* : 86). Repartant de Ferdinand de Saussure (1916), elle rappelle que les signes linguistiques sont composés de deux faces (le signifiant et le signifié) reliées de manière arbitraire ou du moins conventionnelle. Outre ce lien, elle souligne que le sens procède, d'une part, de la *combinaison* de signes, de la relation du signe avec d'autres en présence au plan syntagmatique et, d'autre part, de la *sélection* de signes, du lien implicite d'un signe vers un autre absent au plan paradigmatique. Liesbet van Zoonen insiste sur le fait que Roland Barthes (1957) a appliqué la démarche saussurienne à d'autres systèmes où la relation entre le signifiant et le signifié est moins arbitraire. Elle convoque la catégorisation peircienne des signes : répartis en icônes, indices et symboles selon qu'ils signifient par ressemblance, connexion ou convention (Peirce, 1978). En dehors de la manière dont les signes signifient (le rapport entre signifiant et signifié, les rapports syntagmatique et paradigmatique), Liesbet van Zoonen rappelle qu'ils relèvent d'une culture donnée, selon les codes propres à l'environnement cognitif de l'« émetteur » et du « récepteur ». Elle distingue donc, après Roland Barthes, un premier degré de signification (la dénotation) et un second (la connotation). Manifestant le

⁸ « Conceptualizing gender as a fragmentary discourse that is expressed and reconstructed by technologies of gender such as mass media [...] implies a semiotic approach that foregrounds the different signs and contradictory processes of signification in media texts » (traduction de l'auteure).

référent, le premier est descriptif, tandis que le second concerne les valeurs et les croyances plus ou moins implicites attachées à tel signe (mot, image, objet) d'une société donnée. À ce titre, l'analyse sémiotique implique, selon elle, une connaissance fine de la culture dont est issu le signe à interpréter. Liesbet van Zoonen rappelle que, au sein des *cultural studies*, des auteurs comme John Fiske et John Hartley (1978) ont distingué un troisième degré de signification à partir de ceux proposés par Roland Barthes : l'idéologie. Dès lors, ils conçoivent la connotation (ou le mythe) comme l'expression de l'idéologie dominante sous-jacente : « La façon dont les différentes connotations et les différents mythes s'assemblent pour former un modèle cohérent, la façon dont ils "font sens", est la preuve d'un invisible principe d'organisation sous-jacent : l'idéologie »⁹ (O'Sullivan et al., 1983 : 217).

Après avoir présenté sa lecture de la démarche sémiotique, Liesbet van Zoonen (1994) s'attache à démontrer comment celle-ci peut œuvrer à dévoiler l'idéologie du genre qui structure les textes médiatiques. Pour ce faire, elle prend un exemple fictif en imaginant une démarche féministe visant à mettre au jour les rôles de genre stéréotypés qui travaillent les livres pour enfants et se figure ce que pourrait être une analyse sémiotique dans un tel contexte. Adoptant une méthodologie proche du test de commutation tel que Roland Barthes (1965) le revisite, elle propose d'isoler les différents signes qui composeraient l'image d'une fillette jouant paisiblement à la poupée avec une cuisine miniature, puis elle suggère d'observer quels signes opposés sont absents de la composition (garçonnet, agressivité, etc.) et, enfin, de considérer les articulations syntagmatiques des signes présents (leur combinaison). Il ne serait pas honnête de reprocher à l'auteure les silences et les raccourcis imposés par l'exercice du résumé ; toutefois, ils sont révélateurs à plus d'un titre et appellent des précisions essentielles. Ainsi Liesbet van Zoonen semble-t-elle ignorer que c'est moins l'absence des signes opposés qui est éclairante que l'absence de *tout autre* signe à la place de celui qui est présent. En effet, le deuxième arbitraire du signe linguistique mis en exergue par Ferdinand de Saussure (1916) pose que celui-ci se situe dans un réseau de différences. Dans le cas imaginé par Liesbet van Zoonen, ce principe reviendrait plutôt à s'interroger sur les raisons de l'absence de *tout autre* enfant sur le dessin (un petit garçon peut-être, mais tout aussi bien une autre petite fille, qui ressemblerait moins à la poupée qu'elle tient dans les mains par exemple). Par ailleurs, il faut rappeler qu'il n'y a pas toujours congruence aussi affirmée entre les formats sémiotiques qui composent les textes médiatiques. Dans un article co-écrit avec Aurélie Olivesi (2012), j'ai exposé les rapports complexes qu'entretient le discours journalistique avec les stéréotypes, en raison notamment de sa polyphonie (Charaudeau, 1997) et de l'agrégation des formats sémiotiques qui le caractérisent. Conséquemment,

⁹ « *The way that the varied connotations and myths fit together to form a coherent pattern or sense of wholeness, that is, the way they "make sense" is evidence of an underlying invisible, organizing principle: ideology* » (Traduction de l'auteure).

les stéréotypes médiatiques peuvent être explicites, contournés ou dénoncés, inversés mais de manière ironique, rejetés dans un discours extérieur (citation directe ou indirecte) sans être questionnés ou, au contraire, en faisant l'objet d'une disqualification, ou encore s'avérer contradictoires du point de vue des formats sémiotiques (*ibid.*). Il est remarquable que Liesbet van Zoonen associe la sémiotique critique du premier Roland Barthes (1957) et la méthodologie qu'il développe ensuite, celui du repli sur la langue (Barthes, 1965) qu'il considère comme celui de la scientificité¹⁰. L'auteure souligne que, de manière paradoxale, la mise en exergue de la polysémie des textes médiatiques – leur « ouverture » – et de l'activité interprétative qui en découle par la sémiotique (par exemple, Eco, 1962, 1979), a eu pour effet de détourner les *feminist studies* de celle-ci et de les faire s'intéresser aux activités d'interprétation de l'audience : « L'intérêt pour les audiences, qui caractérise la plupart des études féministes sur les médias à l'heure actuelle, peut être considéré comme le corollaire inévitable de la reconnaissance de la multiplicité des significations des textes médiatiques et de la disparition du texte comme lieu privilégié d'émergence du sens »¹¹ (van Zoonen, 1994 : 149). Le chapitre consacré aux analyses du genre dans les textes médiatiques (« Medias Texts and Gender ») se clôt et laisse la place à un autre, consacré aux travaux sur les *audiences* (« Spectatorship and the Gaze »). Le récit retracé par l'ouvrage corrobore donc la séquence narrative dominante selon laquelle la sémiotique constitue une étape¹² dans l'approche théorique des médias, étape qui se clôt au moment de l'ouverture pragmatique et juste avant les développements socio-sémiotiques, alors même que ceux-ci augurent des dialogues féconds. Par ailleurs, considérer la sémiotique pour ses seuls outils méthodologiques consiste à méconnaître sa visée propre : celle des conditions

¹⁰ En effet, il y a au moins trois moments dans l'aventure sémiologique barthésienne : « Barthes est ainsi passé d'une psychosociologie des signes de la communication humaine, dont il s'agit de scruter les significations, sous-tendue par un engagement dans la critique sociale, à une volonté de dégager une méthode d'analyse objective du sens, à laquelle il renonce ensuite pour mettre en avant la subjectivité de l'analyste et l'intimité en acte dans la lecture et l'interprétation d'un texte » (Ablali, Ducard, 2009 : 113).

¹¹ « *The turn to audience research, which characterizes most feminist media studies at present can be seen as the inevitable corollary of the recognition of the multiplicity of meanings in media texts and of the resulting demise of the text as a privileged site of meaning* » (traduction de l'auteure).

¹² Revenant sur les rapports conflictuels entre la sémiologie et la sociologie des médias au sein des sic, Y. Jeanneret (2007) rappelle que s'il est généralement admis que les littéraires ont joué un rôle pour nourrir un courant sémiologique des sic, la « sémiologie paraît ne jouer aucun rôle propre dans la genèse des problèmes » dont ce saisissent ces dernières. Dès lors, « la conviction s'est imposée que les sciences de la communication étaient nées au milieu du vingtième siècle, dans la confrontation entre théoriciens de la domination médiatique et sociologues de l'usage ». Il déplore que la mise en récit des théories de la communication aboutisse, d'une part, à considérer la sémiologie comme un « moment » structuraliste des théories de la communication, dépassé par les « sociologies de l'usage » et, d'autre part, « à aborder le travail sémiologique à partir d'une problématique binaire, faisant du lecteur des textes médiatiques, soit un esclave, soit un rebelle : le rapport de sens tend alors à se replier sur un rapport de force ». Une mise en récit alternative, qui fait la part belle à l'évolution de la démarche sémiotique au sein des sic est proposée par Marc Lits (1999).

d'élaboration du sens et des effets de sens possibles¹³. Selon Yves Jeanneret (2007), la saisie de la sémiologie par les *cultural studies*, dont l'ouvrage de Liesbet van Zoonen peut constituer un exemple¹⁴, s'opérerait au bénéfice d'une vision non signifiante du social, la sémiologie étant envisagée « comme la gestion, soumise, conflictuelle ou négociée d'un rapport de pouvoir » (Jeanneret, 2007). La sémiotique communicationnelle qu'est la sémiotique du genre entreprend de construire ses objets de recherche au croisement des questions des conditions d'élaboration du sens et des matérialisations discursives des rapports de pouvoir.

Cette histoire des croisements entre sémiotique et *feminist* et *gender studies* est parcellaire, et mériterait un examen plus systématique. Au-delà du cas que constitue l'ouvrage de Liesbet van Zoonen (1994), il existe d'autres appropriations de la sémiotique dans les *gender studies*. Il suffit de considérer, par exemple, les prolongements d'Umberto Eco (1962, 1979) et de John Austin (dialoguant avec Michel Foucault) dans les travaux de Teresa de Lauretis (2007) et de Judith Butler (1988, 1990), dorénavant fréquemment mobilisées en sic.

La sémiotique du genre : une sémiotique communicationnelle à l'épreuve des identités

La sémiotique du genre est résolument communicationnelle. Cela signifie qu'elle est ouverte à d'autres disciplines, notamment à l'histoire et à la sociologie. Cette « socio-sémiotique » attentive à la dimension sociale des textes médiatiques (Verón, 1987) s'articule avec bénéfice à la perspective pragmatiste qui, considérant le langage comme action, s'intéresse au contexte d'énonciation de ces textes ainsi qu'aux effets possibles dans la relation aux destinataires. Comme la sémiotique, la pragmatique se caractérise par son ouverture disciplinaire, parce qu'elle est conduite à envisager « les discours comme des actes sociaux constitutifs des rapports sociaux », d'une part, et par sa prise en compte du dispositif de « médiation », d'autre part (Jeanneret, Souchier, 2009 : 223). Le genre auquel se réfère la sémiotique du genre ne renvoie pas seulement aux rapports sociaux de sexe – le « sexe social » (Mathieu, 1999) – étudiés par les féministes de la deuxième vague, mais tient également compte des propositions formulées par des féministes de la troisième vague soucieuses de ne pas naturaliser le « sexe biologique ». Cherchant à se déprendre de l'articulation obligatoire sexe-genre, elles portent leur attention sur la « matrice hétérosexuelle ». Dans une perspective foucauldienne, Judith Butler (1990) affirme que le sexe et le genre sont produits par les relations de pouvoir : le genre recouvre la relation entre

¹³ Réduire la sémiotique à ses seuls outils méthodologiques peut être le fait d'une entreprise de réification, de traductions et de circulations qui impliquent un accès parfois indirect aux textes, et/ou du foisonnement des sémiotiques qui, pour avoir une même visée, n'en ont pas moins des approches très diverses. Sur ce point, voir Driss Ablali et Dominique Ducard (2009).

¹⁴ Dans son article, Y. Jeanneret (2007) prend l'exemple du texte « Codage/décodage » de S. Hall (1972).

les catégories du masculin et du féminin, ainsi que cette relation en tant qu'elle produit des catégories. Il est une construction discursive dont la « réalité » est performative : il est l'effet des normes de genre citées par les individus qui, à travers leurs discours, les instaurent tout en les transformant (Butler, 1988). Cette perspective pragmatiste interpelle la sémiotique du genre de même que la conceptualisation des médias comme « technologies du genre » (Laurétis, 2007). Dans la continuité de la conception foucauldienne de « technologie du sexe » (Foucault, 1976), Teresa de Lauretis (2007 : 47) souligne que les médias – comme le discours scientifique – sont des « technologies du genre », c'est-à-dire qu'ils participent à la construction du genre qui « est à la fois le produit et le processus de sa représentation ». Au-delà de la sémiotique du genre, ces travaux inspirent des recherches soucieuses de se déprendre du cadre binaire d'appréhension du genre et de ne pas reproduire le principe de partition qui produit la binarité au sein même du discours scientifique (par exemple, Berthelot-Guiet, Kunert, 2013 ; Julliard, Quemener, 2014 ; Cervulle, Quemener, 2014).

Les apports mutuels de la sémiotique et du genre

« La sémiologie, en ce qui me concerne, est partie d'un mouvement proprement passionnel : il m'a semblé (alentour 1954) qu'une science des signes pouvait activer la critique sociale [...] il s'agirait en somme de comprendre (ou de décrire) comment une société produit des stéréotypes, c'est-à-dire des comble d'artifices, qu'elle consomme ensuite comme des sens innés, c'est-à-dire des comble de nature. [...] La langue travaillée par le pouvoir : tel a été l'objet de cette première sémiologie » (Barthes, 1978 : 32)¹⁵.

S'inscrivant dans la généalogie de la première sémiologie barthésienne, la sémiotique est familière de l'étude des « symboles naturalisés » et offre des outils pertinents à l'étude du genre. La formule désigne des symboles – signes caractérisés par le rapport conventionnel entre *representamen* et référent – qui apparaissent sous les atours d'un « signe naturel », caractérisé par le contact entre *representamen* et référent (Peirce, 1978). Les « symboles naturalisés » masquent la médiation sémiotique, sociale, historique, technique. C'est le cas des biens de consommation décryptés dans *Mythologies* comme de certaines photographies de presse ou des récits médiatiques qui portent les mythes de nos sociétés contemporaines (Lambert, 1986, 2013). Voyant du sens là où d'autres voient des choses, la sémiotique « politique » saisit le travail des signes sur le « réel ». Par ailleurs, la sémiotique est attentive aux phénomènes d'énonciation – tels l'implicite, l'ironie, la polyphonie ou la délégation de la responsabilité énonciative –, à l'axiologie – ce qui lui permet de mettre au jour la manière par laquelle les normes de genre sont citées –, ainsi qu'aux assemblages de formats sémiotiques (textes, images). Toutefois, cet assemblage et la polyphonie du discours de presse,

¹⁵ La citation complète figure dans l'ouvrage *Je sais bien mais quand même. Essai pour une sémiotique des images et de la croyance* où Frédéric Lambert (2013) revient sur la nature de la croyance qui accueille les langages médiatiques.

qui contribuent à l'équivocité du discours médiatique et rendent le processus de construction/naturalisation du genre difficile à cerner, sont décelables par la sémiotique. Enfin, dans son ouverture pragmatique et sociale, la sémiotique accorde un intérêt soutenu à la matérialité des objets de communication ainsi qu'aux dispositifs de médiation. Inscrite en *sic*, la sémiotique construit ses objets de recherche comme des « complexes », c'est-à-dire en tenant compte, d'une part, de leur attachement à la dimension technique des objets concrets qui matérialisent les processus communicationnels (Davallon, 2004) et, d'autre part, du fait qu'ils articulent différentes dimensions (sociales, politiques, techniques et symboliques) convoquant différentes disciplines (Souhier *et al.*, 2003). Cette construction de l'objet de recherche a des conséquences sur la méthodologie d'analyse. Ainsi, par exemple, étudier l'élaboration des identités de genre dans un site web communautaire implique d'observer les choix techniques et éditoriaux qui révèlent les projets des concepteurs, les possibilités matérielles qui autorisent d'autres énonciations que celle détenant l'autorité éditoriale, l'appropriation¹⁶ du dispositif dont témoignent ces énonciations (l'interprétation du projet des concepteurs par les internautes), ainsi que les acceptions du genre (ou des normes de genre) selon un système de valeurs socialement et historiquement situées que matérialise cette appropriation. La sémiotique est donc à même de mettre au jour la façon dont les normes de genre et les rapports sociaux de sexe se manifestent – parfois de manière ambivalente – dans les discours tenus au sein de dispositifs particuliers.

Réciproquement, le genre permet à la sémiotique de poursuivre sa visée, sa prise en compte affinant la saisie des conditions d'élaboration du sens. Outre qu'il fournit à la sémiotique de nouveaux terrains d'investigation, le genre bouleverse ses catégories de pensée et d'action, la forçant à intégrer de nouvelles perspectives. Ainsi, comme le suggère Marie-Joseph Bertini (2007 : 121), en se saisissant du concept de genre, la sémiotique se voit-elle tenue de reconnaître que celui-ci constitue un système de signification fondamental à travers lequel le sens est produit :

« L'information-communication constitue des processus, mais aussi des dispositifs techniques et médiatiques structurés par le genre. En sorte que les opérations qu'elle recouvre sont gouvernées par les rapports sociaux de sexe et interprétées à l'intérieur d'une sémosis générale définie par eux. Il s'agit donc de mettre en évidence le fait que la différence socialement construite des sexes et la hiérarchisation qu'elle instaure entre eux représente le principal agent d'organisation de l'information et de la communication d'une part, et que toute situation d'information et de communication se réfère implicitement au système de signification et d'interprétation que constitue le genre, d'autre part ».

Je reviendrai à présent sur deux points conflictuels de l'articulation de la sémiotique et du genre et qui ont été évoqués précédemment : la question du politique et celle de l'interprétation.

¹⁶ L'appropriation d'un site web par ses usagers se manifeste par des traces d'écriture résultant d'une activité interprétative. Y. Jeanneret (2006) propose la formule « pratiques interprétatives » pour désigner cette appropriation.

La place du pouvoir dans l'équation « genre, pouvoir, langages »

Avec l'étude du genre, la sémiotique renoue avec le projet initial de Roland Barthes. Dès lors, il est possible d'affirmer que le genre politise la socio-sémiotique des médias, à l'instar de ce qui s'observe dans d'autres disciplines¹⁷ : « Les lectures perverses, obliques, qu'ont faites les Américains de certains auteurs [français ont] effectivement pu fonctionner comme une repolitisation pour certains lecteurs et lectrices français essentiellement sur la question de la politique des identités (féminisme, post-féminisme, féminisme pro-sexe, théorique *queer*, études transgenres, études gaies et lesbiennes, *post-colonial studies*) » (entretien de Marie-Hélène Bourcier par Bernard Darras – Bourcier et *al.*, 2007 : 13). La visée des *gender studies* est résolument politique. Aussi, l'articulation des perspectives genrées et sémio-communicationnelle peut-elle ne pas forcément aller de soi. Si la question du pouvoir et celle des langages et des signes ne sont pas orthogonales, la première est nécessairement subordonnée à la seconde dans une perspective sémiotique. La sémiotique du genre considère que la déconstruction du pouvoir à l'œuvre dans les langages relève de son champ d'action. Sa spécificité consiste à aborder la construction du genre dans les textes médiatiques à partir de la question des signes et des langages.

Les approches sociologiques des représentations telles qu'elles se déploient en SIC, quoique voisine de la sémiotique, s'en distinguent. Leur singularité consiste à aborder la construction du genre dans les textes médiatiques à partir de la question du pouvoir. Par exemple, Maxime Cervulle et Nelly Quemener (2014 : 87) proposent d'appréhender la dimension relationnelle de la définition du genre ou de considérer les dissonances qui troublent la chaîne sexe-genre-sexualité-désir selon une démarche qui « consiste à identifier les répertoires, les lexiques et les chaînes de signification par lesquels les modèles de masculinité et de féminité sont articulés dans le champ médiatique et au sein d'un contexte socio-historique (Hall, 2007) ». Cette proposition s'inscrit pleinement dans la perspective hallienne laquelle considère « la production, les représentations et la réception [comme] trois moments autonomisés mais également articulés dans un jeu permanent de codage-décodage qui décloisonne ces moments » (Maigret, 2009 : 104). L'autonomie des trois moments permet de les considérer séparément tandis que leur articulation rend possible l'étude de la circulation des représentations. C'est à partir des représentations des « textes médiatiques » que Stuart Hall formule des hypothèses sur ce que seraient le codage et le décodage et dont il écrit qu'elles devraient être testées empiriquement – ce qui est rapidement réalisé par ses étudiants et ouvre la voie à une sociologie de la réception (William, 1990 ; Morley, 1992) représentée en France par Éric Maigret (1995) notamment. Selon Stuart Hall, au niveau de la production, le codage des « messages culturels » traduit une position dominante-hégémonique et rend compte de l'existence de rapports

¹⁷ Pour ce qui concerne l'histoire, voir par exemple Raphaëlle Branche et Danièle Voldman (2002).

de pouvoir: L'auteur dénombre trois types de position de décodage possibles. La première est la position dominante hégémonique, dans laquelle le téléspectateur « décode le message en fonction du code de référence qui a servi à le coder » (Hall, 1972 : 37). La deuxième est la position négociée, dans laquelle le téléspectateur décode le message selon des codes qui fonctionnent selon des logiques situées. La troisième est la position oppositionnelle, dans laquelle le téléspectateur « décode le message de manière globalement contraire », et Stuart Hall d'ajouter « c'est là que l'on rejoint la "politique de la signification", la lutte au sein du discours » (*ibid.* : 38). Cette brève présentation de la conceptualisation de la pensée de Stuart Hall – dont je ne voudrais pas qu'elle masque la richesse des apports du chercheur britannique à l'étude de la culture comme lieu d'affrontement symbolique (Hall, 2007) – témoigne de ce que, dans la perspective hallienne, les langages ne sont pas interrogés pour eux-mêmes (dans leur fonctionnement intrinsèque et comme des objets indépendants) mais en tant qu'ils expriment des conflictualités et des rapports de pouvoir: Au contraire, la sémiotique étudie le fonctionnement des langages. Cette différence singularise chaque démarche en même temps qu'elle augure des croisements intéressants entre sémiotique, sociologie des représentations et sociologie de la réception.

Des points en débats : la question de l'activité interprétative

J'ai rappelé que la reconnaissance de l'activité interprétative avait pu conduire les *feminist studies* à se détourner de la sémiotique, laquelle consisterait en une démarche dépassée par les sociologies de l'usage. Ici encore, il est plus intéressant de chercher à comprendre ce que chacune de ces deux démarches a à dire de l'activité interprétative. Depuis l'origine de ses travaux, Umberto Eco (1962) réfléchit au mouvement dialectique entre la « fermeture » du texte, déterminée par sa forme, et la liberté de son interprétation, proposant la catégorie de « modèle » pour résoudre cette opposition. Ce terme renvoie à « la structure de réception programmée par l'œuvre » (Lorusso, Violi, 2009 : 97) et se raffine par la suite, se déclinant en « lecteur modèle », la formule « auteur modèle » désignant pour sa part la stratégie textuelle inscrite dans le texte (Eco, 1979). L'interprétation des textes n'est pas totalement libre, mais consiste à essayer de reconnaître et d'actualiser les systèmes de signification du texte, mais aussi ses présupposés et ses silences. À travers la formule « coopération textuelle », Umberto Eco indique que, au fil de sa lecture, le lecteur est conduit à « faire les déplacements que le texte lui demande, en explicitant ce qui est implicite, en ayant recours aux informations co-textuelles et contextuelles adaptées, essayant de saisir l'intention du texte, sans le contraindre à des utilisations personnelles » (Lorusso, Violi, 2009 : 98). Chez le sémioticien italien lecteur de Charles S. Peirce, le sens n'existe qu'actualisé, c'est-à-dire interprété par un lecteur : « Dans cette perspective, un signe n'est que du sens potentiel qui, par le biais de l'interprétant, choisit certaines pertinences de l'objet, en le prenant seulement et toujours

sous quelque rapport et à quelque titre ». Chez Umberto Eco, comme chez Charles S. Peirce, la signification est potentiellement infinie et c'est l'idée pragmatique de négociation, entendue comme « médiation entre les droits du texte et les aspirations de son interprète » (*ibid.* : 100), qui permet de stabiliser les interprétations. Telle que formulée par Umberto Eco, l'activité interprétative du lecteur est postulée à partir du texte – en ce sens, la sémiotique n'est pas tant éloignée de la sociologie des représentations, leurs visées mises à part. Tournée vers les publics, la sociologie de la réception a cherché à valider empiriquement ce postulat. Toutefois, sa démarche ne réduit pas à néant l'intérêt de la sémiotique qui vise les effets de sens possibles, non réductibles à l'intention de l'auteur. Si les deux perspectives apparaissent ici distinctes, j'exposerai, dans la troisième partie, comment les textes produits dans le cadre des dispositifs d'écriture numérique soulèvent de nouvelles questions et déplacent les frontières.

Les langages médiatiques travaillés par le genre, objets de la sémiotique du genre

Dans le cadre d'un projet de recherche collectif¹⁸, je me suis penchée sur la construction des identités de genre dans *Quintonic*, site internet de rencontres amicales pour les plus de 50 ans, créé en 2011 par France Loisirs et comptant près de 220 000 membres. Les résultats de cette étude illustrent l'intérêt que présente la sémiotique du genre et suggèrent des dialogues avec d'autres démarches.

L'étude de la construction du genre dans le site communautaire *Quintonic*

À travers l'analyse du dispositif techno-éditorial du site, je voulais mettre au jour la manière par laquelle les normes de genre se manifestent matériellement dans les lieux de l'instance éditoriale et comment ces normes de genre pouvaient être/étaient interprétées par les internautes. Il ressort de l'étude que la différence des sexes est « sur-signifiée » dans les signes calculés par le dispositif à partir de la déclaration du sexe de l'internaute – le sexe est la première question à laquelle il doit répondre pour s'inscrire et sa réponse est obligatoire. Ainsi la couleur attribuée au pseudo (bleu ou rose) et l'image de profil par défaut (profil aux cheveux longs ou courts) dépendent-ils du sexe renseigné et illustrent-ils le poids de la logique

¹⁸ Le projet ARPEGE (La reconfiguration des pratiques culturelles et du genre à l'ère du numérique) que j'ai coordonné avec Hélène Bourdeloie et Nelly Quemener (2012-2013) était financé par le Département des études, de la prospective et des statistiques (DEPS) du ministère de la Culture et de la Communication et le labex Industries culturelles et création artistique (ICCA).

binaire au principe des sociétés humaines. Par ailleurs, l'hétéronormativité¹⁹ tout comme la division sexuelle du travail (Kergoat, 2000) structurent largement les contenus publiés par l'instance éditoriale. Par exemple, la hiérarchie des lieux de réalisation dépend largement du sexe des individus : les femmes se doivent à leurs enfants et à leurs familles avant tout, l'épanouissement dans le couple ou le travail arrivant au second plan, tandis que les hommes s'accomplissent prioritairement dans la sphère professionnelle. Il en résulte des relations asymétriques entre les sexes puisque les hommes sont en position de soutiens financiers et les femmes en situation de dépendance. Enfin, l'instance éditoriale relaie les normes traditionnelles de la féminité et de la masculinité, en particulier dans la rubrique « Mode » du magazine dans laquelle les silhouettes idéaltypiques des deux sexes s'esquissent et la beauté féminine se voit définie. Toutefois, des contradictions sont observables, qui rappellent l'usage ambivalent des stéréotypes dans le discours médiatique. Ainsi l'article « Comment surmonter ses complexes physiques »²⁰ s'ouvre-t-il sur une critique du « jeunisme » qui « sévit » dans nos sociétés mais n'en est pas moins illustré par la photographie d'une femme de 30 à 40 ans (source : Bouleyp, Fotolia.com). Dans le même article, l'explicitation et la critique de l'articulation obligatoire féminité/jeunesse – renvoyée à une énonciation extérieure – à l'écrit cotoie la reconduction implicite de cette même articulation à l'image. Cet exemple illustre le rôle de la dimension plurisémiotique et polyphonique du discours médiatique dans le rapport ambigu de celui-ci au stéréotype, et la manière par laquelle la sémiotique interroge un tel rapport.

Concernant les pratiques interprétatives des internautes, il m'intéressait de saisir la façon dont elles sont structurées par le genre, d'une part, et la manière par laquelle elles se réfèrent au système de signification qu'est le genre, d'autre part. Un dispositif d'écriture numérique tel que le site *Quintonic* rend possible la formalisation de la réception sous certaines modalités – une « réception oblique » (Jeanne-Perrier, 2010)²¹. Renseigner un formulaire d'inscription, une page profil, télécharger une image de profil, rédiger un commentaire sont autant de pratiques interprétatives du projet inscrit dans le dispositif²². Lorsqu'ils étoffent leurs pages profils ou qu'ils contribuent sur les sites, les internautes ont la possibilité d'interpréter les normes de genre relayées par les instances éditoriales. Les négociations les

¹⁹ L'hétéronormativité est « le système, asymétrique et binaire, de genre, qui tolère deux et seulement deux sexes, où le genre concorde parfaitement avec le sexe (au genre masculin le sexe mâle, au genre féminin le sexe femelle) et où l'hétérosexualité (reproductive) est obligatoire, en tout cas désirable et convenable » (note de Cynthia Kraus qui traduit par cette formule l'expression « *normative heterosexuality* » utilisée par Judith Butler – 1990 : 21).

²⁰ Référence de ce paragraphe et du suivant, accès : www.quintonic.fr/bien-etre/magazine/psychologie/comment-surmonter-ses-complexes-physiques#comments. Consulté le 20/03/14.

²¹ Dans la lignée des travaux de S. Hall, la sociologie de la réception a fait la démonstration empirique de la pluralité des interprétations qui peuvent être faites des textes médiatiques. Il s'agit ici d'en administrer la preuve à partir des productions discursives des destinataires d'un discours dans le dispositif techno-éditorial lui-même et selon une perspective sémiotique.

²² Produire les traces des activités interprétatives des internautes devient même une caractéristique de ce type de site. Il suffit de penser aux notifications « X a aimé », « vu par X », « X a visité votre profil »...

plus intéressantes ont été observées dans le magazine de *Quintonic*, qui repose sur un blog outillant la publication de contenus et les échanges entre l'instance éditoriale et les internautes. D'abord, l'analyse révèle que la dimension scripturale du dispositif n'est pas sans effet sur les modalités de la négociation qui s'opère publiquement et collectivement. Premièrement, les commentaires des internautes sont le lieu d'un dévoilement *public* des inégalités entre les sexes et des normes de genre par le truchement d'une accumulation d'expériences individuelles qui toutes soulignent les contraintes que de telles normes font peser sur les femmes. Deuxièmement, le dévoilement des normes et la dénonciation des inégalités ne se font pas seulement publiquement mais aussi *collectivement* et en maniant l'ironie. Ainsi le discours du magazine *Quintonic* est-il passé au crible par les internautes qui relèvent les contradictions émaillant les contenus éditoriaux. Par exemple, sous l'article « Comment surmonter les complexes physiques ? », les internautes identifient bien une contradiction entre le texte et l'illustration : « En tête de l'article ... une photo de femme ! et qui plus est... jeune et... belle ! CHERCHEZ l'erreur !!! »²³. « À "Hirondelle20", bien vu, le superbe mannequin, pas plus de 38 ans, dont la photo précède "le jeunisme sévit", rien de moins, trop drôle... »²⁴. Du point de vue interdiscursif, on observe que les commentaires constituent des adresses de deux types : à la communauté (multi-adressage : « cherchez l'erreur ») ou à un internaute identifié (dialogue : « À "Hirondelle20" »). Le sentiment d'appartenance à une communauté peut encourager les internautes à disqualifier collectivement le discours de l'instance éditoriale, à repérer ses incohérences. Troisièmement, outre qu'elle permet une négociation publique et collective des normes de genre, l'interprétation *écrite* de ces normes peut prendre des formes spécifiques à ce langage sémiotique, tel l'usage du double accord et de parenthèses – (e), (il), (la) – pour resexuer les termes se rapportant à des hommes et à des femmes. Ce faisant, les internautes opèrent une déconstruction du genre de la langue (l'assimilation du masculin au neutre) à l'instar de Rêveuse-A-614, dans son commentaire à l'article « Veuf du jour au lendemain »²⁵. « Le divorcé est en fait un veuf si son ex-conjoint l'abandonne complètement et la (le) raye de son existence sans se soucier des difficultés qu'elle (ou il) peut rencontrer. Et en plus elle (il) ne reçoit souvent aucune pension alimentaire. Un veuf ou une veuve ont des allocations prévues » (09/01/13). En adoptant le double accord (masculin, féminin), cette internaute cherche à ne pas « neutraliser » la dimension genrée d'une telle expérience. Ensuite, l'analyse révèle qu'une des manières de discuter les normes consiste à recourir à une autre norme que celle du rapport de genre. Si *Quintonic* préconise le port du corset pour avoir une taille fine, la réponse des internautes ne se fait pas attendre : la santé, le bien-être et l'affirmation de soi justifient le refus de se plier à une discipline des corps devenant plus contraignante avec l'âge.

²³ Commentaire d'Hirondelle20 (03/05/12).

²⁴ Commentaire de Covita (05/05/12).

²⁵ Accès : www.quintonic.fr/loisirs/magazine/famille/veuf-du-jour-au-lendemain-j-ai-eleve-mes-enfants-tout-seul. Consulté le 13/03/14.

L'analyse permet de valider l'hypothèse de l'activité de la réception formulée par Umberto Eco et d'une interprétation possiblement infinie (Charles S. Peirce) étant donné que les contenus de l'instance éditoriale font l'objet d'autant d'interprétations que de commentaires. Du point de vue des normes de genre véhiculées, notamment, on observe qu'elles peuvent être acceptées comme telles et non remises en cause, discutées ou même explicitement rejetées. Toutefois, on observe des interprétations « stabilisées », largement partagées : s'il est courant de voir les internautes dénoncer les inégalités entre les sexes, il est plus rare de les voir remettre explicitement en cause la division sexuelle du travail dont découlent ces inégalités. Il en résulte que celles-ci sont souvent perçues comme une fatalité et vécues à l'échelle de l'individu. En conséquence, aucune contribution ne remet en question la maternité comme principale voie de réalisation féminine.

De quelques articulations possibles d'autres démarches

Les résultats présentés ouvrent des pistes sur les articulations possibles avec d'autres démarches. Par exemple, il paraît intéressant de faire dialoguer la sémiotique du genre et la sociologie des représentations. Ce dialogue a été initié dans le cadre d'une recherche en cours. Il s'est avéré fructueux à plusieurs égards. D'abord, parce qu'il oblige à faire un travail de traduction salutaire pour sa propre démarche dont on apprend à mieux saisir la visée, et que l'on fait connaître. Ensuite, parce qu'il aiguise la curiosité pour des cadres théoriques dont les chercheurs ne sont pas familiers et initie des « braconnages » productifs. Ainsi le terrain de *Quintonic* et la coordination du dossier « Le genre dans la communication et les médias » avec Nelly Quemener (2014) ont-ils été l'occasion de découvrir et de travailler sur des thématiques de la politique des identités qui excèdent la question du genre, telle l'intersectionnalité²⁶. Cette rencontre s'est avérée profitable car elle a éclairé certains des modes de négociation des normes de genre. Effectivement, l'expérience subjective des internautes, qui engage tout à la fois la classe sociale, l'âge, la sexualité, l'appartenance ethnoraciale, permet une distanciation à l'égard des normes de genre. Ainsi est-ce à l'aune d'une condition sociale modeste, du vieillissement ou encore d'une couleur de peau différente que les normes de genre promues par *Quintonic* sont rejetées. Réciproquement, l'approche sémiotique a permis de renseigner les modalités d'expression de tiraillements dus à l'imbrication des rapports de domination qui ne se manifestent pas tous de la même manière. Je conclurai sur un exemple. Si la norme de la blancheur n'est jamais formulée explicitement, elle structure les conseils de beauté dispensés dans *Quintonic*²⁷.

²⁶ Le terme « intersectionnalité » est ici entendu au sens d'imbrication et de coproduction des rapports sociaux de genre, de classe, de race ou relatifs à la sexualité. Sur la perspective intersectionnelle, voir Kimberly Crenshaw (1991).

²⁷ Voir « Comment se débarrasser des tâches brunes » (accès : <http://www.quintonic.fr/bien-etre/magazine/beaute/comment-se-debarrasser-des-taches-brunes>; consulté le

Toutefois, elle est mise au jour dès lors qu'une internautes noire se compare avec humour à Blanche Neige sous l'article « Tintin, Lucky Luke, Cendrillon... Quel héros aimeriez-vous incarner ? ». Répondant à la question qui encourage les témoignages, Annienicole, dont l'image de profil figure à gauche du commentaire donne à voir le visage noir, répond : « Blanche Neige car je suis blanche comme la neige !!!!!!!!!!!!!!! Imdr J'aime sa fragilité, sa douceur, son humanisme ! » (30/01/13). En maniant l'ironie, elle affirme reconnaître la structure d'attente qui voudrait qu'elle choisisse une héroïne lui ressemblant, rend tangible la difficulté de se conformer à cette attente dans un tel contexte – Tintin, Lucky Luke et Cendrillon sont blancs –, mais peut aussi dissocier l'apparence du personnage de fiction des qualités (principalement féminines) qu'elle lui attribue pour s'en prévaloir (Bourdaloie, Julliard, Quemener, à paraître).

Conclusion

Au terme de ce cheminement, il apparaît que si le démêlement des visées poursuivies par les différentes démarches évoquées permet de mieux s'y repérer, celui-ci est assez brutal dès lors que l'on étudie la construction médiatique du genre. Objet transversal, le genre invite au contraire au métissage, à l'articulation des disciplines et des démarches et au dialogue entre chercheurs. Dans un entretien conduit par Stéphanie Kunert, qui l'interroge sur la complémentarité des approches des sémioticiens des médias et des sociolinguistes travaillant les uns et les autres sur le genre, Luca Greco (2013 : 133) appelle à une « queerisation des approches, des méthodes et des objets », autrement dit à un décroisement des démarches et à des dissonances fertiles. Le genre est de ces concepts qui ont vocation à produire de la transdisciplinarité. Il circule et travaille déjà localement démarches et disciplines, les invitant à questionner leurs « catégories de pensée et d'action ». Il opère également des rapprochements entre elles, les invitant à redessiner leur champ d'action. La sémiotique du genre résulte de cette circulation et procède de ces rapprochements.

Références

- Ablali D., Ducard D., dirs, 2009, *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Paris, H. Champion.
- Albertini F., Péliissier N., dirs, 2009, *Les sciences de l'information et de la communication à la rencontre des cultural studies*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Aron A., Canda M., à paraître, « Étudier l'influence des stéréotypes de genre et d'ethnicité dans la perception de la parole », *Langage & Société*.

20/03/14) ou « Prolonger son bronzage à la rentrée » (accès : <http://www.quintonic.fr/bien-etre/magazine/beaute/prolonger-son-bronzage-a-la-rentree> ; consulté le 20/03/14).

- Austin J. L., 1970, *Quand dire c'est faire*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Barthes R., 1957, *Mythologies*, Paris, Éd. Le Seuil, 1970.
- 1965, *Éléments de sémiologie*, Paris, Denoël/Gonthier.
- 1978, *Leçon*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Berthelot-Guiet K., Boutaud J.-J., coords, 2013, « La vie des signes au sein de la communication : vers une sémiotique communicationnelle », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*. Accès : <http://rfsic.revues.org/415>. Consulté le 19/03/14.
- Berthelot-Guiet K., Kunert S., coords, 2013, « Les langages du genre : sémiotique et communication », *Communication & Langages*, 177, pp. 45-134.
- Bertini M.-J., 2002, *Femmes : le pouvoir impossible*, Paris, Pauvert/Fayard.
- 2007, « Un mode original d'appropriation des *cultural studies* : les Études de genre appliquées aux sciences de l'information et de la communication. Concepts, théories, méthodes et enjeux », *MEI*, 24-25, pp. 115-124.
- Bonnafous S., 2003, « "Femme politique" : une question de genre ? », *Réseaux*, 120, pp. 119-145.
- Bourcier M.-H., 2010, « Que seraient les *cultural studies* sans les *gender studies* », *Médias*, 27. Accès : <http://www.revue-medias.com/que-seraient-les-cultural-studies,698.html>. Consulté le 25/03/14.
- Bourcier M.-H., Cusset F., Mattelard A. (entretien conduit par Darras B.), 2007, « Les études culturelles sont-elles solubles dans les *cultural studies* ? », *MEI*, 24-25, pp. 7-34.
- Bourdaloie H., Julliard V., Quemener N., à paraître, « La construction des identités de genre à l'ère du numérique. Usages et représentations », in : Octobre S., dir., *Genre et culture*, Paris, Documentation française.
- Boutaud J.-J., Verón E., 2007, *Sémiotique ouverte, itinéraires sémiotiques en communication*, Paris, Hermès/Lavoisier.
- Branche R., Voldman D., coords, 2002, « Histoire des femmes, histoire des genres », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, spécial, 75.
- Butler J., 1988, « Performative Acts and Gender Constitution : An Essay in Phenomenology and Feminist Theory », *Theater Journal*, 4, pp. 519-531.
- 1990, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, trad. de l'anglais par C. Kraus, Paris, Éd. La Découverte/Poche, 2006.
- Cervulle M., Julliard V., 2013, « Différence des sexes et controverses médiatiques : du débat sur la parité au "mariage pour tous" (1998-2013) », *Le Temps des médias*, 21, pp. 161-175.
- Cervulle M., Quemener N., 2014, « Genre, race et médias : divergences et convergences méthodologiques dans les sciences de l'information et de la communication », pp. 79-98, in : Bourdaloie H., Douyère D., dirs, *Méthodes de recherche sur l'information et la communication, regards croisés*, Paris, Mare & Martin.
- Charaudeau P., 1997, *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*, Paris, Nathan.
- Chetcuti N., Greco L., dirs, 2012, *La face cachée du genre. Langage et pouvoir des normes*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.

- Coulomb-Gully M., 2014, « Inoculer le genre », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 4. Accès : <http://rfsic.revues.org/837>. Consulté le 20/02/14.
- Crenshaw K.W., 1991, « Cartographie des marges : intersectionnalité, politiques de l'identité et violences contre les femmes de couleur », trad. de l'anglais par O. Bonis, *Cahiers du genre*, 39, pp. 51-82, 2005.
- Damian-Gaillard B., Frisque C., Saitta E., dirs, 2010, *Le journalisme au féminin : assignations, inventions et stratégies*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Davallon J., 2004, « Objet concret, objet scientifique, objet de recherche », *Hermès*, 38, pp. 30-37.
- Eco U., 1962, *L'œuvre ouverte*, trad. de l'italien par C. Roux, Paris, Éd. Le Seuil, 1965.
- 1979, Lector in fabula. *Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, trad. de l'italien par M. Bouzaher, Paris, Grasset, 1985.
- Fiske J., Hartley J., 1978, *Reading Television*, London, Routledge.
- Foucault M., 1976, *Histoire de la sexualité*, t. 1, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- Gavillet I., 2004, « Constructions sociales, scientifiques et médiatiques d'un lieu commun : l'acceptation croissante de l'homosexualité à la télévision », *MEI*, 20, pp. 84-92.
- Greco L. (entretien conduit par Kunert S.), 2013, « Genre, langage et sexualité », *Communication & Langages*, 177, pp. 125-134.
- Hall S., 1972, « Codage/décodage », trad. de l'anglais par M. Albaret et M.-C. Gamberini, *Réseaux*, 68, pp. 27-39, 1994.
- 2007, *Identités et cultures. Politiques des cultural studies*, éd. établie par M. Cervulle, trad. de l'anglais par C. Jaquet, Paris, Éd. Amsterdam.
- Houdebine A.-M. (entretien conduit par Berthelot-Guiet K. et Kunert S.), 2013, « Linguistique, sémiologie et sexualité », *Communication & Langages*, 177, pp. 111-124.
- Jeanne-Perrier V., 2010, « Parler de la télévision sur Twitter : une "réception" oblique à partir d'une "conversation médiatique" », *Communication & Langages*, 166, pp. 127-147.
- Jeanneret Y., 2006, « Faire avec le faire communicationnel : les prétentions de la sémiotique face à l'horizon des pratiques », *Nouveaux actes sémiotiques. Actes du colloque Arts du faire : production et expertise*. Accès : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/3336>. Consulté le 29/03/14.
- 2007, « La prétention sémiotique dans la communication. Du stigmaté au paradoxe », *Semen*, 23. Accès : <http://semen.revues.org/8496>. Consulté le 09/01/14.
- Jeanneret Y., Souchier E., 2009, « Médiation/usage », pp. 223, in : Ablali D., Ducard D., dirs, *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Paris, H. Champion.
- Jenson J., Lépinard É., 2009, « Penser le genre en politique. Vers une typologie des usages du concept », *Revue française de science politique*, 2, vol. 59, pp. 183-201.
- Jouët J., 1987, *L'écran apprivoisé, télématique et informatique à domicile*, Paris, Centre national d'études en télécommunications.
- Julliard V., 2009, « Pour une intégration du genre par les sciences de l'information et de la communication », *Questions de communication*, 16, pp. 191-210.
- 2012, *De la presse à Internet, la parité en débats*, Paris, Hermès/Lavoisier.

- 2013, « Éléments pour une "sémiotique du genre" », *Communication & Langages*, 177, pp. 59-74.
- Julliard V., Olivési A., 2012, « La presse écrite d'information : un média aveugle à la question du genre. Reconstitution des stéréotypes et naturalisation des rapports de sexe », *Sciences de la société*, 83, pp. 36-53.
- Julliard V., Quemener N., coords, 2014, « Le genre dans la communication et les médias », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 4. Accès : <http://rfsic.revues.org/693>. Consulté le 25/03/14.
- Kergoat D., 2000, « Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe », pp. 35-44, in : Hirata H., Laborie F., Le Doaré H., Sénotier D., eds, *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, Presses universitaires de France.
- Kunert S., 2014, *Publicité, genre et stéréotype*, Paris, Lussard.
- Lambert F., 1986, *Mythographies*, Paris, Edilig.
- 2013, *Je sais bien mais quand même. Essai pour une sémiotique des images et de la croyance*, Paris, Éd. Non Standard
- Lauretis T. de, 2007, *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*, trad. de l'anglais par M.-H. Bourcier, Paris, Éd. La Dispute.
- Lits M., coord., 1999, « Un demi-siècle d'études en communication », *Recherches en communication*, 11.
- Lorusso A. M., Violi P., 2009, « La sémiotique textuelle d'Umberto Eco », pp. 97-102, in : Ablali D., Ducard D., dirs, *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Paris, H. Champion.
- Maigret É., 1995, « *Strange* grandit avec moi. Sentimentalité et masculinité chez les lecteurs de bandes dessinées de super-héros », *Réseaux*, 70, pp. 79-103.
- 2009, « Médiacultures : ce que les *cultural studies* font aux sic », pp. 93-108, in : Albertini F., Pélissier N., dirs, *Les sciences de l'information et de la communication à la rencontre des cultural studies*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- 2013, « Ce que les *cultural studies* font aux savoirs disciplinaires. Paradigmes disciplinaires, savoirs situés et prolifération des *studies* », *Questions de communication*, 24, pp. 145-168.
- Mathieu N.-C., 1999, « Le sexe social », pp. 64-73 in : Collectif, *Le sexe*, Paris, Maisonneuve Larose.
- Mattelart M., 1970, « El nivel mitico de la prensa pseudo-amorosa », *Cuadernos de la realidad nacional*, 3.
- 1986, « Women and the Cultural Industries », pp. 63-81, in : Collins R., dir., *Media, Culture and Society. A critical reader*, London, Sage.
- Montanola S., 2012, « La complexe médiatisation des sportives de haut niveau : le cas des championnats du monde d'athlétisme », *Sciences de la société*, 83, pp. 83-104.
- Morley D., 1992, « Analyse comparée des décodages différentiels selon les groupes », pp. 154-170, in : Glevarec H., Macé É., Maigret É., dirs, *Cultural studies. Anthologie*, trad. de l'anglais par C. Jacquet, Paris, A. Colin/Ina Éd., 2008.
- O'Sullivan T., Hartley J., Saunders D., Fiske J., eds, 1983, *Key Concepts in Communication*, London, Routledge, 1989.

- Olivesi A., 2012, *Implicitement sexiste ? Genre, politique et discours journalistique*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- Peirce C. S., 1978, *Écrits sur le signe*, rassemblés, trad. de l'américain et commentés par G. Deledalle, Paris, Éd. Le Seuil.
- Quemener N., 2014, *Le pouvoir de l'humour. Politiques des représentations dans les médias en France*, Paris, A. Colin.
- Ritchie Key M., 1975, *Male/Female Language*, Metuchen, Scarecrow Press.
- Saussure (de) F., 1916, *Cours de linguistique générale*, Lausanne-Paris, Payot.
- Souchier E., Jeanneret Y., Le Marec J., dirs, 2003, *Lire, écrire, récrire. Objet, signes et pratiques des médias informatisés*, Paris, Éd. La Bibliothèque publique d'information.
- Verón E., 1987, *La sémiologie sociale. Fragments d'une théorie de la discursivité*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes.
- William E., 1990, « The Interpretative Turn in Media Research Innovation, Iteration, or Illusion ? », *Critical Studies in Mass Communication*, 2, vol. 7, pp. 147-168.
- Wittig M., 1980, « La pensée straight », *Questions féministes*, 7, pp. 45-53, 1985.
- Zoonen E. van, 1997, *Feminist Media studies*, London, Sage.